

## La Religion



### 1. La Religion comme Convoitise Spirituelle du Bonheur

Nous venons de le voir : aucun homme qui en soit un ne saurait renoncer à sa propre Quête du Bonheur. Aucun homme ne peut éviter de prétendre, de *tout* son être, que sa vie soit une « bonne heure » dont à la fois ses *sens* et son esprit – sa vie sensible, assoiffée de « jouissance » et épanouissement, et sa vie rationnelle affamée de *Bien* et de *Sens* (= de Bon Sens) – puissent concrètement témoigner.

Nous savons aussi, toutefois, que cette même quête est incontournablelement destinée à nous confronter une fois pour toutes à l'Échec, au Vide, au Néant... Une circonstance *fatale* qui peut nous diriger soit au Grand Questionnement Métaphysique – « Qui je suis ?... », « D'où je viens... », « Qu'est-ce que je veux *vraiment* ?... »... – ; soit à la dimension dite « religieuse » de notre existence intérieure ; soit aux deux en même temps, comme c'est le cas de toutes les plus grandes personnalités de la spiritualité religieuse que l'histoire humaine ait connues.

Pour aborder le thème de la Religion nous nous tiendrons donc sur ce même vecteur déjà tracé, la Religion n'étant en effet que la plus massive et importante des tentatives mises en place par l'Homme pour trouver une réponse recevable à la question du Sens de sa vie, et se donner de la sorte une *espérance réellement fondée de Bonheur*, une espérance, à savoir, qui ait une chance de ne pas nous décevoir comme au contraire le font nécessairement le monde bouillonnant de nos *désirs* immédiats, ainsi que celui purement éthique de nos *devoirs*. C'est bien cela que Kant affirme dans le **T250**, où il distingue très nettement entre l'effort purement *moral* d'auto-perfectionnement, et le cheminement *religieux* essentiellement constitué d'espérance qu'un vrai Bonheur suive en effet aux efforts conjoints de nos *désirs* et de notre *ambition morale* :

(250) La **morale** n'est pas proprement une doctrine qui nous apprend à nous rendre heureux, mais seulement comment nous devons nous rendre dignes du bonheur. Or ce n'est qu'en ayant **recours à la religion** que nous pouvons espérer de participer au bonheur en proportion des efforts que nous aurons faits pour n'en pas être indignes. [...] Il suit de là qu'il ne faut jamais traiter la morale comme une doctrine du bonheur, c'est-à-dire comme une doctrine qui nous enseignerait à être heureux, car elle ne doit s'occuper que de la condition rationnelle (*conditio sine qua non*) du bonheur, et non du moyen de l'acquérir. Mais, lorsque la morale [...] a rempli sa tâche, alors seulement ce **désir moral** de réaliser le Souverain Bien s'éveillant, et la **religion** lui venant en aide, la doctrine des mœurs peut être appelée aussi une doctrine du bonheur, parce que **l'espoir d'obtenir le bonheur ne commence qu'avec la religion** »

Cherchons alors de bien déterminer la nature de cette dimension de notre esprit, en la distinguant à la fois **(1)** de toute poursuite purement *éthique* de la Vertu, comme nous venons de le faire ; **(2)** de toute pratique purement *superstitieuse* du culte rendu à la divinité ; **(3)** de toute fréquentation purement intellectuelle de la Vérité. C'est notamment grâce à cette dernière perspective – qui nous montrera qu'à la différence d'une appréhension uniquement spéculative de la réalité (Science, Philosophie...) dans la Religion notre esprit *convoite la fusion* avec son objet (l'Être) ainsi que la Convoitise « charnelle » (*concupiscence*) le fait avec les siens –... c'est grâce à cette cruciale prise de conscience, dis-je, que nous pourrions voir dans la Religion la réponse la plus ancienne, vénérable et universelle que l'homme ait trouvée à son irrépressible Désir de Bonheur.

#### 1.1 De l'étymologie du mot...

**ETYMOLOGIE – Religio, Relego, Religio...** Comme nous pouvons le constater à partir des textes de Cicéron (**T251**) et de St Augustin (**T252**) l'étymologie du mot *religion* est multiple et en l'occurrence controversée, mais par la même immédiatement ouverte à toutes les dimensions qui font la richesse inépuisable de sa notion. Il est généralement ramené à deux verbes latins préfixés d'un même « re » :

Religio de *re-legere*.

Religio de *re-ligare*

Le verbe **legere** peut signifier cueillir/recueillir, choisir, sélectionner, passer en revue, parcourir, recueillir par les yeux, assembler, rassembler, lire, é-lire, lier, relier... Le verbe **ligare** signifie unifier, lier, connecter...

« **Re-** » – Quant au préfixe « re », nous devons le ressentir ici de deux façons complémentaires – l'une plus immédiate et extérieure et l'autre plus subtile et intérieure. D'un côté ce préfixe signifie, évidemment, une *réitération* dans le temps, et donc l'acte de *répéter* quelque chose qu'on a déjà fait. De l'autre côté ce préfixe indique le geste tout intérieur d'une convergence : une multiplicité auparavant dispersée qui se soude *en soi-même*. C'est en ce sens que nous pouvons par exemple, à l'issue d'une « réunion » – qui ne signifie pas s'unir deux fois, mais une seule et même fois dans un seul et même lieu – *re* assembler toutes nos notes dans un seul cartable, pour ensuite, en l'occurrence, les *relier* (qui ne signifie pas lier deux fois...) en un seul volume. Dans ces cas, la valeur réitérative de cette particule est absente, car elle a totalement reflué dans cette image d'une unité qui survient pour souder ensemble et fournir une cohérence *interne* à une seule et même réalité.

« **Re-lego** » – Pour comprendre le mot « *relegere* », songeons tout d'abord aux usages « profanes » de l'adverbe « religieusement » : « c'est une personne si religieusement fidèle à ses devoirs... » ; « chaque jour je contrôle religieusement les devoirs de mes élèves ». Ces deux images nous donnent à la fois l'idée d'un *re-cueillement* tout intérieur de la personne en elle-même (re-legere comme [se] re-cueillir) et de la ré-itération persévérante – dans la durée – d'un même geste de soin et de fidélité à une tâche donnée, aussi petite et dérisoire soit-elle. – « *Re-lego* » signifie donc que je *recueille* et *rassemble* des éléments dispersés de la réalité externe après les avoir préalablement *sélectionnés* et ciblés – donc *é-lus* parmi d'autres – et que pour ce faire je *me recueille* et *me rassemble* en moi-même, en concentrant dans ce geste toute mes énergies et mon attention. Ma conscience prend donc soin de cette multiplicité d'objets et de gestes ; mon esprit les *passé en revue*, en parcourt l'ensemble en avant et en arrière, pour que rien ne lui échappe. Ce comportement global est évidemment le même qui est mis en œuvre lorsque nous *lisons* [-et-relisons] n'importe quel un texte pour le comprendre vraiment jusqu'au fond. « *Re-lego* » signifie dans ce cas que jour après jour je *me concentre* pour ramener tous les lettres, les mots, les pages que mes yeux parcourent, à l'unité d'un seul et même sens, en le *rassemblant* ainsi à un seul et même lieu de mon esprit.

## 1.2... à l'essence de la notion et de la réalité

« Quelques-uns, dans le feu mystique de la continence allumé par la science, offrent toutes les fonctions des sens et de la vie / D'autres offrent en sacrifice leurs richesses, leur piété, leur dévotion, la lecture à voix basse, la science, et pratiquent la tempérance et les vœux austères / D'autres sacrifient l'aspiration dans l'expiration, l'expiration dans l'aspiration et, fermant les voies de l'une et de l'autre, s'efforcent de retenir leur haleine » [Bhagavadgita, IV T257]

A partir de cette base simplement étymologique, nous pouvons maintenant caractériser la Religion par trois traits qui lui sont absolus essentiels : celui du **Culte**, celui de la **Prière** et celui des **Sacrifices**

**(1) RELIRE : LE CULTE EXTERIEUR (NON SUPERSTITIEUX)** – Quant à la religion proprement dite – *vera religio* – cette étymologie est évoquée pour la première fois par Cicéron dans le **T251** « Sur la Nature des Dieux » où il l'utilise pour distinguer entre vraie religion et superstition. Il s'agit là d'une distinction cruciale à faire car, en tout état de cause, il n'y a pas de religion sans la pratique extérieure et visible d'un culte socialement organisé. Plus précisément, pour que l'on parle en effet de religion – et non pas tout simplement d'une attitude religieuse – il faut une pratique régulière, collective et extérieurement visible d'un culte dirigé vers une réalité qui nous transcende, et que les pratiquants vénèrent comme divine : les fidèles se réunissent pour lire-et-relire les « Ecritures » provenant de Dieu, les méditer, les réciter en priant.

C'est à l'intérieur de cet horizon commun que se dessine, tant pour Cicéron que pour Augustin en **T252** la dite distinction. La « superstition » est un comportement *excessivement* scrupuleux et bêtement attaché à la répétition obsessionnelle de ces mêmes rites qui constituent toutefois la seule partie visible du « culte ». La « religion » au contraire est une attitude profonde, silencieuse et toute particulière d'attention et de soin [« D'autres offrent en sacrifice leurs richesses, leur piété, leur dévotion, la lecture à voix basse... »] que le vrai croyant réserve à l'être divin, et qui accompagne intérieurement toute pratique culturelle extérieure. C'est donc cet intime dévouement *purement* « religieux » qui l'induit à « relire » sans cesse – « méditer dans son cœur » [Luc 2, 15-19] – tant ses propres comportements moraux et culturels, que les vérités divines ainsi toujours plus intimement lues, appréhendées et vénérées (**T253-T254-T255-T256**)

**(2) RELIER : NON PAS FREQUENTATION MENTALE DU CONCEPT DE DIVINITE, MAIS UNION/FUSION DE SON ETRE AVEC L'ETRE SUPREME ET CELUI D'AUTRUI** – D'autre part, il n'y a pas de religion sans une intention clairement ressentie, de la part de ses pratiquants, de relier leur propre réalité – leur être entier – à la réalité transcendante à laquelle ils rendent leur culte, en faisant en même temps, de ce lien vertical entre l'homme et la divinité, le fondement du lien horizontal et réciproque des fidèles entre eux.

Et c'est bien ici que nous allons rencontrer pour dernière fois ce désir d'assimiler/anéantir l'objet convoité en le réduisant à soi-même, qui dans la Religion revient avec la plus grande puissance, mais pour se transformer en son contraire rigoureux : un tel Amour pour l'Autre que notre « Ego » – notre « Moi » – ne veut que s'auto-anéantir dans Sa nature, en y perdant la sienne.

**(A) PAR LA PRIERE...** En ce sens, il faut bien distinguer entre une pratique religieuse – qui engage l'être entier, individuel et collectif, des « fidèles » – et la recherche purement intellectuelle de la connaissance de Dieu, qui n'engage que la pensée des « penseurs ». C'est en ce sens que l'étymologie de *religio* comme *re-ligare* est défendue par St. Augustin en T252, dans un passage où il est question de distinguer non pas entre *vraie religion* et *superstition* comme excès de culte extérieur, mais entre la vraie religion et une pratique excessive – donc vaine et extérieure – de la pensée philosophique, qu'il accuse, paradoxalement, de tomber dans les mêmes erreurs que les superstitions populaires, c'est-à-dire de se réduire à une *ido-lâtrie*.

Ici le paradoxe : selon Saint Augustin, mêmes les plus abstraites et raréfiées des pensées philosophiques tombent dans la superstition idolâtre, comme si elles mêmes n'étaient que des idoles et des ombres – telles les statuette dans la Caverne de Platon – de la Vérité. La pensée philosophique, autant « invisible » qu'elle soit, accuse Augustin, peut demeurer néanmoins une pratique purement extérieure de « culte », si elle n'est aimée (*idolâtrée*) que par elle-même, sans autre but qu'elle-même. Nous connaissons bien ce syndrome : cette complaisance narcissique et onaniste où peut tomber le « penseur » – l'« intello » – qui se réduit finalement à être l'adorateur de sa propre image de... penseur. Nous avons dans ce cas, justement, une pensée vaine et sans but qui s'auto-idolâtre, en passant totalement à côté du fond des choses (souvenons-nous du « néant de notre être »...).

Or Augustin nous dit que le « fond des choses » est le même tant pour les philosophes platoniciens que pour les chrétiens : « cet unique Dieu des dieux, qui est le nôtre et le leur » : l'Être Suprême aux sources de tout ce qui existe. La vraie différence entre eux ne concerne donc pas l'*objet* de leurs pensées, ni le fait qu'ils le pensent... mais *comment* ils le pensent, ou encore mieux qu'est-ce qu'ils *font* lorsque leur esprit se rapporte à ce même Être Vrai, qui est l'objet unique de leurs pensées communes. Et bien, Augustin nous dit que pour que la fréquentation de l'Être Vrai avec la pensée ne se transforme pas en une vaine *idolâtrie* de cette même pensée, il faut qu'elle soit *vera religio* : que nous voulions, de tout notre cœur, **nous unir à lui, fusionner**, donc, notre être avec l'Être, et non pas nous borner à le penser. C'est bien de cela que parle *Milarepa* dans le T... lorsqu'il dit qu'entre penser et méditer/prier il y a la même différence qu'entre *regarder* de la nourriture et la *manger*.

Dans toutes les grandes religions, notre être est en effet censé devenir le « temple » de l'Être, ou ce dernier peut enfin refluer et demeurer, en devenant *notre propre* Être, pour que nous soyons « rattachés » à notre source de vie comme une main est rattachée au corps dans lequel seulement elle peut vivre, ou encore comme un fruit de l'arbre notre Bonheur est rattaché à ses racines, car elles sont « la source de notre béatitude et la fin de tous nos désirs ». Dans cette fusion totale et réciproque, chacun des deux éléments qui la constituent est à la fois le contenant et le contenu : la main comme partie du corps entier est *dans* ce même corps, dans la même mesure où le corps entier est *dans* sa main, ainsi que dans chacune de ses parties. La divinité prend « pour demeure et chaque fidèle et le corps de l'Eglise sans être plus grand dans le tout que dans chaque partie » (« pour que vous soyez en moi et moi en vous », Jn 17, ou les trois « kaya » du Bouddhisme).

### **(B) ... ET LES SACRIFICES.**

« Je suis le Sacrifice, je suis l'adoration, je suis l'offrande aux morts ; je suis l'herbe du salut ; je suis l'hymne sacré ; je suis l'onction ; je suis le feu ; je suis la victime. Je suis le père de ce monde, sa mère, son époux, son aïeul. Je suis la doctrine, la purification, le mot mystique *ôm* ; le Rig, le Sâma, et le Yajour. Je suis la voie, le soutien, le seigneur, le témoin, la demeure, le refuge, l'ami. Je suis la naissance et la destruction ; la halte ; le trésor ; la semence immortelle. Je suis la chaleur ; ce qui retiens et qui laisse tomber la pluie. Je suis l'immortalité et la mort, l'être et le non-être, Arjuna. Je suis égal pour tous les êtres ; je n'ai pour eux ni haine ni amour ; mais ceux qui m'adorent sont en moi, et je suis en eux. [Bhagavadgita IX]

Cette idée de fusion *spirituelle* réciproque Homme(s)/Dieu, commune à toutes les grandes religions, est en soi l'aboutissement d'une idée encore plus répandue, car elle appartient à *toutes* les religions, des plus primitives aux plus évoluées : celle du *sacrifice*, grâce auquel l'homme *nourrit* la divinité qui le nourrit à son tour. En d'autres mots, la Religion est infailliblement l'endroit où l'homme a conçu

l'idée de renouer avec Dieu en *bouclant*, pour ainsi dire, cette « échelle alimentaire » que nous avons évoquée à propos de la « morphogénèse autonome » de l'être vivant [cours *Le Vivant*] , ou de l' « Ame » comme principe de vie qui se développe et se conserve en « assimilant » le monde extérieur [cours *Esprit* §2] . Nous avons observé à ces occasions que lorsque l'herbe absorbe de l'eau, l'eau *devient* de l'herbe, mais pas le contraire ; lorsque l'herbivore mange l'herbe, l'herbe devient l'herbivore, mais pas le contraire ; lorsque le carnivore... etc. La question s'est donc posée : et l'homme ? Est-il placé vraiment *au sommet* de cette chaîne... ou y-a-t-il a une Forme de Vie au-dessus de lui, censée donc *s'en nourrir* – voire se nourrir des fruits de ses activités vitales – en le(s) transformant de la sorte en Soi-Même ?

Et bien, nous pouvons considérer la totalité des « religions » connues comme une seule et même réponse, plus au moins évoluée, à cette question. OUI, l'homme doit aux « dieux » ses offrandes pour que ces derniers s'en nourrissent en le nourrissant à leur tour, et que le Cycle Evolutif de la Nourriture s'achève<sup>1</sup>.

« Lorsque jadis le Souverain du monde produisit les êtres avec le Sacrifice, il leur dit : « Par lui multipliez ; qu'il soit pour vous la vache d'abondance/ Nourrissez-en les dieux, et que les dieux soutiennent votre vie. Par ces mutuels secours, vous obtiendrez le souverain bien / Car, nourris du sacrifice, les dieux vous donneront les aliments désirés. Celui qui, sans leur en offrir d'abord, mange la nourriture qu'il a reçue d'eux, est un voleur » [*Baghavadgita* III]

En l'occurrence, l'Homme doit être disponible à se donner lui-même en offrande sacrée – sacrifice humain – pour que ce Grand Cycle s'accomplisse avec la plus grande rigueur. Là aussi, nous pouvons constater à propos du passage des religions primitives aux religions plus évoluées le même type de transformation qui a fait que ces dernières interdisent la consommation des substances *matériellement* « extatiques ». De même, dans toutes les grandes religions l'offrande sacrificielle *extérieure* devient explicitement un fait purement symbolique, pour que toute l'attention se porte non pas à la matière mais bien à l'*esprit* du sacrificateur.

Pensons au célèbre épisode de la Bible, où Dieu tout d'abord ordonne à Abraham de lui sacrifier son fils Isaac, pour ensuite arrêter son bras. Pourquoi cela ? Car ce qui est maintenant demandé à l'homme est non pas qu'il se fasse bouffer dans son *corps*, ou qu'il donne à manger au corps *matériel* de la divinité les fruits *matériels* de sa vie de travail... mais bien qu'il *spiritualise* ce même geste d'auto-absorption en Dieu en renonçant plutôt à son *esprit* : son « Ego », sa « personnalité charnelle » aussi attachée à soi-même, à ses désirs, à ses convoitises, que notre corps l'est à sa survie physique.

Ainsi, les Hindous parlent en T257 d'un « Sacrifice de la Connaissance » : l'aveu ultime – socratique – de son ignorance absolue, qui implique que nous renoncions à notre Ego et à l'orgueil qui le caractérise, pour lâcher prise *totalemment* et nous « abandonner au Seigneur » (*isvara pranidanani*, dans les « Yoga Sutra » de Patanjali, VIe siècle av.J.C) : ce que les chrétiens appellent « renoncer à sa vie » ou « remettre son esprit » au Seigneur.

Bref, selon cette conception – qui, répétons-le, est les propre de *toutes* les Grandes Religions – l'Homme est destiné à se *résorber* en Dieu, à s'en faire « manger » au travers de ces pratiques d'autodissolution de tout son être (son « égo », son « moi », sa « conscience »...) que les Hindous et les Bouddhistes appellent « Sacrifices de Connaissance », les « Religions du Livre » « Sacrifice de Louange »... jusqu'au chrétiens, qui arrivent à concevoir et pratiquer l' « Eucharistie » comme un évènement de *repas* « réciproque » à part entière (je mange Dieu de façon qu'à la différence de la vache, qui ne devient pas l'herbe qu'elle mange, je devienne une partie de Lui).

« J'aime la miséricorde et non les sacrifices, la connaissance de Dieu plus que les holocaustes. La troupe des sacrificateurs est comme une bande en embuscade, Commettant des assassinats sur le chemin de Sichem; Car ils se livrent au crime » [Osée 6.6]

« Seigneur ! ouvre mes lèvres, et ma bouche Publiera ta louange. Si tu eusses voulu des sacrifices, je t'en aurais offert; mais tu ne prends point plaisir aux holocaustes / les sacrifices qui sont agréables à Dieu, c'est un esprit brisé : O Dieu ! tu ne dédaignes pas un cœur brisé et contrit » [Psaume 51 T259]

En quoi donc cette Vision Théo/Cosmologique du rapport de nourriture réciproque entre l'Homme et Dieu – et les hommes entre eux – représente-t-elle une réponse effectivement recevable à la Grande Question du Bonheur soulevée par la Dérision du Désir et l'Abîme de Malheur que sa promesse de « plaisir » porte en elle ? Désormais, nous pouvons bien le comprendre : si le Désir de la « Chair » ne veut qu'anéantir son objet en se l'assimilant, en l'absorbant en soi-même en vue du « bonheur » qui s'en suivra, le projet universel des Grandes Religions est de faire *évoluer* ce même désir d'assimilation en le transformant en son contraire, c'est-à-dire en Amour : esprit de sacrifice, renoncement à soi au nom de l'Autre, et donc... sacrifice de son *Esprit*, *auto-anéantissement* non pas au nom de son propre plaisir, mais du Bien de l'Autre.

<sup>1</sup> Souvenons-nous du mythe de Demetra et Perséphone que nous avons cité dans Esprit §0 : lorsque la Mère Terre fait l'hiver, les puissances céleste ne peuvent plus être nourries par les sacrifices offerts par les hommes, d'où la décision libérer Perséphone pendant une moitié de l'année, qui sera le Printemps